

BRUCINE s. f. (bru-si-ne). Chim. Alkali végétal que l'on extrait particulièrement de la noix vomique.

— **Encycl.** La *brucine*, $C^{14}H^{14}Az^{10}O^8 + 8 \text{ aq}$, cristallise en prismes droits à base rhombe. Elle est peu soluble dans l'eau, facilement soluble dans l'alcool, insoluble dans l'éther. L'acide azotique la colore en rouge de sang. Sous l'action prolongée de ce même acide, la *brucine* donne naissance à de l'azotite de méthyle.

Cet alcaloïde appartient à la famille des strichnines; il accompagne d'ordinaire la strichnine, et on les trouve à l'état de lactate, principalement dans la fève de saint Ignace (*strychnos Ignatia*), dans le bois de couleuvre (*strychnos colubrina*), et dans la noix vomique (*strychnos vomica*). C'est ordinairement de la noix vomique que l'on extrait la *brucine*. A cet effet, on fait bouillir de la noix vomique en poudre avec de l'eau acidulée par un dixième d'acide sulfurique; on filtre et on précipite la liqueur par la chaux. Le précipité est un mélange de strichnine et de *brucine*. On le reprend par l'alcool, qui, par l'évaporation, laisse cristalliser le premier de ces deux alcaloïdes, et retient l'autre en dissolution.

La *brucine* est un poison violent, moins redoutable cependant que la strichnine.

BRUCIOLI ou **BRUCCIOLI** (Antoine), littérateur italien, né à Florence vers la fin du xve siècle. Compris dans une conjuration formée contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait Florence au nom de Léon X, Brucioli se vit contraint de chercher son salut dans la fuite (1522). Il était depuis cinq ans en France lorsque, en 1527, une révolution ayant chassé les Médicis de Florence, il put revenir dans sa ville natale. Imbu des idées réformatrices qui commençaient à agiter l'Europe, Brucioli attaqua ouvertement les moines et le clergé, fut jeté en prison comme hérétique, puis exilé. Il alla se fixer alors à Venise, avec ses frères, qui étaient imprimeurs. Ses principaux ouvrages sont : la *Bible traduite en langue toscane* (1532, in-fol.), avec des commentaires d'une grande hardiesse, et qui firent ranger cette traduction parmi les livres hérétiques; *i Dialoghi della morale filosofia* (1528, in-80); *i Dialoghi faceti* (1535, in-40), et des traductions de la *Rhetorique* de Cicéron (1538), de la *Politique* d'Aristotele (1547), de la *Physique* de même (1551), etc.

BRUCIQUE adj. (bru-si-ke — rad. *brucine*). Chim. Se dit des sels à base de brucine.

BRUCITE s. f. (bru-ci-te — de *Bruce*, nom d'homme). Miner. Nom donné, en l'honneur du minéralogiste Bruce, à trois substances différentes, savoir : à la zincite, ou zinc oxydé manganésifère; à l'hydrate de magnésie, ou talc hydraté; à la condrolite, ou fluosilicate de magnésie.

— **Encycl.** La *brucite* (oxyde de zinc manganésifère) se présente en petits cristaux plus ou moins rougeâtres, appartenant au système rhomboédrique. Berzélius a émis l'opinion que l'oxyde de manganèse ne joue pas, à proprement parler, de rôle chimique dans la *brucite*, mais y est à l'état de mélange accidentel; or, cette opinion a été confirmée par la découverte de cristaux de *brucite* ne contenant guère plus de 7 pour 100 d'oxyde de manganèse. La densité de ce minéral est égale à 5,4; on représente sa dureté par le nombre de 4,5. On la trouve en petites lamelles interposées entre des cristaux de franklinite, à Franklin, à Sparta et à Sterling, dans les Etats-Unis.

La *brucite* (hydrate de magnésie) existe en veinules blanches dans les roches serpentineuses d'un certain nombre de localités. Elle est ordinairement incolore, mais le mélange de matières étrangères la fait passer au gris proprement dit ou au gris verdâtre. Elle est formée, sur 100 parties, de 70 parties de magnésie et 30 d'eau; sa densité est égale à 2,3, et sa dureté à 1,5. On l'a observée tantôt en masses fibreuses, et tantôt cristallisée en tables hexagonales, appartenant au système rhomboédrique. Les lieux où on l'observe le plus communément sont : Hoboken, dans le New-Jersey, aux Etats-Unis; Swinans, dans l'île d'Unst, l'une des Shetland, et Pyschmink, près de Beresof, dans les monts Oural.

Enfin la *brucite* (fluosilicate de magnésie) se présente ordinairement sous la forme de grains arrondis, jaunes ou brunâtres, et quelquefois grisâtres ou verdâtres. Ces grains, dissimulés dans les calcaires saccharoïdes, offrent une structure lamellaire. On l'a aussi observée, mais bien rarement, en cristaux imparfaits, que l'on rapporte au système du prisme droit rhomboïdal. Elle se rencontre à Sparta et à Newton, dans le New-Jersey, aux Etats-Unis; à Arendal, en Norvège; à Aker, en Sudermanie; à Orijiawi, à Parga, et à Ershby, en Finlande; enfin à Boden, près de Marienberg, en Saxe.

BRUCK, bourg de Bavière, dans la province de la haute Bavière, ch.-l. du district de son nom, sur l'Amper, à 24 kilom. N.-O. de Munich; 1,295 hab. Aux environs, dans l'ancienne abbaye de Fürstenfeld, hôtel d'invalides et manufactures d'armes. « Ville de l'empire d'Autriche, dans l'archiduché d'Autriche, gouvernement, cercle et à 32 kilom. S.-E. de Vienne, sur la Leitha; 2,620 hab. Fabrication de machines à filer; beau château. « Ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 25 kilom. S.-O. de Pots-

dam; 2,000 hab. Récolte de lin et de houblon; brasseries, fabrique de draps et de toiles. « Ville de Suisse. V. BRUGG.

BRUCK-SUR-LA-MUHR, ville de l'empire d'Autriche, dans la Styrie, gouvernement et à 35 kilom. N.-O. de Grätz, chef-lieu du cercle de Bruck; 2,500 hab. Commerce actif. Fabrication de quincaillerie, tannerie et ferronnerie; exploitation de gypse.

BRUCK (Charles-Louis, baron DE), homme d'Etat allemand, né à Elberfeld en 1798, mort en 1860. Il servit d'abord comme officier dans l'armée prussienne et fit, en cette qualité, les campagnes de 1814 et de 1815. Le peu d'espérance que la paix laissait à la carrière des armes détourna d'un autre côté l'ambition du jeune de Bruck. Il se rendit à Trieste, où plusieurs de ses parents occupaient dans le haut commerce des positions honorables. Par leur entremise, M. de Bruck devint secrétaire d'une compagnie d'assurances. Cette compagnie ayant fait faillite, M. de Bruck conçut le projet de fusionner toutes les petites entreprises d'assurances dans une vaste et puissante compagnie. Ce projet fut mené à bonne fin, et l'association qui en est sortie est connue depuis longtemps sous le nom de *Lloyd autrichien*. M. de Metternich, comprenant les avantages qu'une société semblable pourrait procurer au commerce autrichien, en lui rendant dans le Levant les débouchés que la fermeture du Danube imposée à la Turquie par le traité d'Andrinople lui avait fait perdre, aida le *Lloyd* par des subventions à construire sa flotte à vapeur et lui concéda divers privilèges.

M. de Bruck resta à la tête du *Lloyd* jusqu'en 1848. Il fut alors nommé représentant de Trieste au parlement de Francfort, puis plénipotentiaire d'Autriche auprès du vicaire de l'Empire. En 1849, M. de Bruck était appelé au ministère du commerce et des travaux publics. Dans la même année, il fut envoyé en Sardaigne comme ambassadeur extraordinaire, avec mission spéciale de conclure la paix entre les deux pays. Revenu à Vienne, il se consacra exclusivement aux travaux de son département, entreprit de vigoureuses réformes, se fit l'avocat de la réduction des dépenses, ce qui le mit en lutte avec ses collègues, notamment avec le ministre de la guerre, et le força à donner sa démission. En 1853, M. de Bruck fut nommé intendant et ministre plénipotentiaire à Constantinople. Il y mena à bonne fin plusieurs actes diplomatiques très-importants, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial. En 1855, il fut appelé au ministère des finances. Sous son administration, l'industrie des chemins de fer reçut une grande impulsion. Il créa des chambres de commerce et des lignes télégraphiques, améliora le système postal, jeta les bases d'un droit maritime autrichien et poursuivit activement l'adoption d'un projet d'union commerciale entre l'Autriche et le reste de l'Allemagne; mais sa gestion financière ne fut honorable ni pour le pays ni pour lui. En 1858, M. de Bruck émit en secret un emprunt qu'il n'avait pu négocier. Impliqué, après la guerre d'Italie (1859), dans une accusation de malversations commises par plusieurs fournisseurs de l'armée, M. de Bruck fut contraint de donner sa démission, et, la nuit suivante, il se suicida dans son hôtel.

BRUCKENAU, ville de Bavière, province de la basse Franconie, sur la Sinn, à 85 kilom. N.-O. de Wurtzbourg; 1,800 hab. Château, résidence royale d'été. A 2 kilomètres, bains d'eaux minérales les plus fréquentés du royaume. Ces eaux, froides, carbonatées, calcaires et magnésiennes, ferrugineuses et gazeuses, connues dès le xviii^e siècle; émergent des failles d'un banc de grès rouge par trois sources. Leur densité est de 1,00609, et leur température de 10°.

BRUCKENTHALIE s. f. (bru-kain-ta-li — de *Bruckenthal*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrustes, de la famille des éricinées, créé aux dépens des bruyères, et comprenant une seule espèce, qui croît dans les régions orientales du midi de l'Europe.

BRUCKER (Jean-Jacques), célèbre érudit et philosophe allemand, né à Augsburg en 1696, mort dans la même ville en 1770. Après avoir fait de brillantes études à Iéna, il devint pasteur de l'Eglise réformée et se voua provisoirement à la prédication, où il obtint des succès. Ses travaux et ses instincts naturels l'attiraient d'ailleurs d'un autre côté. Il entra résolument dans cette voie nouvelle par divers ouvrages qui préparèrent la grande œuvre de sa vie : *Historia critica philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta* (Leipzig, 1741-1744, 5 vol. in-4°, réimprimés avec un 6^e vol. en 1767, Leipzig). Cet ouvrage plaça l'auteur au premier rang parmi les savants et les philosophes du xviii^e siècle en Allemagne, et c'était justice. « Brucker, dit M. Cousin (*Introduction à l'histoire de la philosophie*, XII^e leçon), est le représentant du premier mouvement de la philosophie moderne dans l'histoire de la philosophie. Le mérite éminent que présente, dès le premier abord, le grand ouvrage de Brucker, c'est d'être complet. *L'Histoire critica philosophiæ* commence presque avec le monde et le genre humain, et ne se termine qu'aux derniers jours de la vie de l'historien. C'est merveille que le soin avec lequel Brucker a recherché les premières traces de la philosophie : il

commence au déluge, d'où résulte *Philosophia diluviana*; il a même essayé de remonter au delà, d'où résulte *Philosophia antediluviana*. La jeune Amérique n'a pas échappé non plus aux regards attentifs de Brucker; il cherche dans ses parties les plus barbares des vestiges philosophiques. On ne saurait avoir plus de respect pour la raison, pour la philosophie, pour l'humanité, et, à ce titre, Brucker mérite aussi le respect de tout ami de l'humanité et de la philosophie. « Le jugement de M. Cousin est peut-être empreint de trop de bienveillance. Il flaire un père de l'éclectisme dans Brucker, et il lui sait gré de cette intimité avec sa pensée personnelle. M. Cousin continue : « Il a abordé, parcouru, exposé tous les systèmes et tous les siècles. Et il ne s'agit pas ici de quelques aperçus superficiels; l'érudition consciencieuse de Brucker a tout approfondi. Brucker a lu avec le plus grand soin tous les ouvrages dont il parle, ou, quand il n'a pu s'en procurer quelques-uns, ce qui était inévitable, il n'en parle que sur des renseignements précis, avec des autorités qu'il a soin d'énumérer, afin de ne pas induire en erreur. Brucker est certainement un des hommes les plus savants de son temps. Son impartialité n'est pas moindre que son érudition. « En effet, Brucker donne des extraits de chaque doctrine, afin de la montrer sous son véritable jour; il la divise, la subdivise, note chaque point remarquable. C'est, en un mot, un homme que l'on gagne à consulter; mais la hauteur de son esprit est loin d'égaliser son érudition. A force d'errer parmi les systèmes et de les commenter en détail, il est devenu comme un botaniste qui analyse les organes des plantes avec une indifférence complète sur l'utilité possible des plantes elles-mêmes. Encore une fois, la lecture de l'ouvrage est utile; mais on y perd des convictions personnelles, et on devient éclectique, c'est-à-dire savant en matière philosophique, qualité qui n'équivaut nullement à celle de philosophe. La méthode est un des principaux mérites de Brucker; il suit dans ses études un ordre strictement chronologique. C'est l'ordre qui a eu lieu, et c'est le seul réel, car l'ordre artificiel établi par d'autres historiens, qui suivent le développement d'un système en négligeant ceux qui vivent à côté, ne répond point à la vérité. La vérité exige qu'on indique les situations, et surtout qu'on mette en relief l'influence réciproque des doctrines opposées. D'autre part, Brucker était trop savant pour se décider à faire autre chose qu'exposer des systèmes sans les juger. « Les vices de l'ouvrage de Brucker, dit M. Cousin, tiennent à ses meilleures qualités. Il est complet, mais il l'est avec trop de luxe... Il remonte avant le déluge, et il se perd dans les recherches les plus minutieuses sur ce qu'il appelle *philosophia barbarica* et *philosophia exotica*. De là, il arrive que, quoiqu'il ait séparé la philosophie de la théologie, le désir d'être complet le conduit quelquefois à oublier la sévérité de cette division. En effet, s'il y a un peu de philosophie dans l'humanité naissante, il y a beaucoup plus de religion et de mythologie, et le savant Brucker, qui ne mêle jamais ces deux choses dans le corps de l'histoire, les confond à son origine. Il raconte les mythes de la Perse, de la Chaldée et de la Syrie, qu'il donne pour des systèmes philosophiques. « Il manque aussi de critique. Son érudition est sans bornes, mais il ne discute pas; il rend compte des légendes et des traditions sans savoir faire la part de la vérité et celle de l'imagination des auteurs qu'il consulte. Il lui arrive de ne pas comprendre ce qu'il dit et de mettre l'une à côté de l'autre des théories dont il n'entrevoit ni les liens ni la communauté d'origine. C'est une manœuvre de plume qui inventorie le passé, souvent sans en posséder l'intelligence; il n'en est pas moins le père de l'histoire de la philosophie, et son importance relève de ce fait. On a de lui, avant la publication de son *Histoire*, et comme préliminaires à cette œuvre : 1° *Tentamen introductionis in historiam doctrinæ de ideis* (1719, in-4°); 2° *Historia philosophica doctrinæ de ideis* (Augsbourg, 1723, in-8°); 3° *Qtium vindelicum sive Meletematum historico-philosophicorum triginta* (Augsbourg, 1731, in-8°); 4° *Histoire de la philosophie païenne*, de Lévéque de Burigny (La Haye, 1725, 2 vol. in-12). Depuis sa grande histoire, qu'il a résumée lui-même sous le titre de : *Institutiones historiæ philosophiæ*, à l'usage des écoles (Leipzig, 1747, in-8°), on possède encore de Brucker : 1° *Pinacotheca scriptorum nostra ætate litteris illustrum* (Augsbourg, 1741-1755, 10 fascicules in-fol.); 2° *Monument élevé en l'honneur de l'érudition allemande*, ou *Vies des savants allemands qui ont vécu aux xve, xvi^e et xvii^e siècles, avec leurs portraits* (Augsbourg, 1745-1749, 5 fascicules in-fol., en allemand); 3° *Questions sur l'histoire de la philosophie depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ* (Ulm, 1731-1736, 7 vol. in-12); outre une *Vie de Wolf* en latin (Augsbourg, 1739, in-4°); des *Mélanges de philosophie de l'histoire*, également en latin (Augsbourg, 1748, in-8°), et une édition de la Bible avec des commentaires (Leipzig, 1758-1770, 6 vol. in-fol.).

BRUCKER (Jean-Henri), historien et philosophe suisse, né à Bâle en 1725, mort en 1754. Il fut professeur d'histoire et bibliothécaire dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages, où l'on trouve une érudition réelle, sont : *Observationes philologicæ circa causas obscuri-*

tatis in scriptoribus græcis (Bâle, 1744, in-4°); *Scriptores rerum Basiliensium minores* (Bâle, 1752, in-8°).

BRUCKER (Raymond), romancier et littérateur français, né à Compiègne vers 1805. Les romans qu'il a publiés sous le pseudonyme de *Michel Raymond* ont été écrits en collaboration avec son ami Michel Masson. On connaît surtout de lui : le *Maçon* (1828); les *Intimes* (1831); les *Sept péchés capitaux* (1833); *Un secret* (1835); *Mensonge* (1837); *Maria* (1840); le *Scandale* (1841), etc. Il a donné aussi, dans un grand nombre de recueils littéraires, des nouvelles et autres travaux, sous une foule de pseudonymes : *Champerter*, *Duverney*, *Ch. Dupuy*, *Olibrius*, etc.

BRUCKMANN (François-Ernest), naturaliste et médecin allemand, né à Marienthal en 1697, mort à Wolfenbüttel en 1753. Il exerça la médecine à Brunswick, à Helmstedt et à Wolfenbüttel, s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude de la botanique et de la minéralogie et fit, en Allemagne et en Hongrie (1723), un voyage pendant lequel il se forma une belle collection de minéraux et de plantes. Outre un grand nombre de dissertations et de traductions latines d'ouvrages italiens, Bruckmann a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Specimen botanicum exhibens fungos subterraneos* (1720, in-4°); *Relatio historico-physico-medica de cerevisia Regio-Lothariensi* (1722, in-4°); *Catalogus exhibens appellationes et denominationes omnium potus generum*, etc. (1722, in-4°); *Historia naturalis curiosa lapidis roris ætherei*, etc. (1727); *Bibliotheca numismatica* (1729); *Bibliotheca universalis* (1743); *Epistola itineraria* (1742-1750, 3 vol. in-4°).

BRUCKNER ou **BRUKNER** (Isaac), géomètre et mécanicien suisse, né à Bâle en 1686, mort en 1762. Après avoir passé plusieurs années à Paris pour y compléter ses études spéciales, il se rendit à Saint-Petersbourg (1723), où, pendant seize ans, il occupa la charge de mécanicien de l'Académie; puis il parcourut la Hollande, l'Angleterre et la Prusse, revint à Paris (1750), s'occupa de construire une machine destinée à déterminer les longitudes, et enfin retourna dans sa ville natale (1752), où il fit des cours publics de géographie. Brucker a publié : *Mémoire sur l'usage et la division du globe terrestre* (1722); *Description d'un cadran solaire universel* (1735); *Tables des longitudes et des latitudes des principaux lieux* (1752), etc. — Son neveu, Daniel BRUCKNER, mort en 1785, a continué la *Chronique bâloise* de Wursteisen (Bâle, 1765-1779, 3 vol. in-fol.) et a été un des principaux rédacteurs du *Recueil statistique du canton de Bâle*.

BRUCKNER (Frédéric-Auguste), homme politique, né à Strasbourg en 1814. Il était capitaine d'artillerie en 1848 et fut nommé représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée constituante et à la Législative. Il siégea à l'extrême gauche, soutint avec autant de constance que d'énergie les institutions républicaines et fut proscrit après le coup d'Etat du 2 décembre, en même temps que rayé des contrôles de l'armée. Il se réfugia alors à Liège, où il vécut en donnant des leçons de mathématiques.

BRUCOMAGUS, nom latin de BRUMATH, ou BRUMPT.

BRUCTÈRES, grande tribu germanique qui habitait les bords de la rivière Amasia, aujourd'hui Ems. Les Allemands se sont beaucoup préoccupés de ce peuple, par un sentiment de patriotisme assez compréhensible. Aussi les meilleures monographies qui en ont été faites ont-elles paru de l'autre côté du Rhin. Nous citerons, entre autres, *Die Wohnsitze der Bructerer*, par Middendorf; et *Das Land und Volk der Bructerer*, par Ledebus. Le premier écrivain de l'antiquité qui parle des Bructères est Strabon, qui nous apprend qu'ils furent soumis par Drusus. Les Bructères se divisaient en petits et grands Bructères; le territoire des premiers était arrosé par la Lippe (de nos jours la Lippe). Il paraît qu'ils s'étendaient jusqu'à la forêt Hercynienne. Soumis par Tibère, à ce qu'affirme Velleius Paterculus, ils n'en semblent pas moins avoir pris une part active au célèbre désastre essuyé par les Romains à Teutoburg, car nous savons positivement, par le rapport de Tacite, qu'ils reçurent une des aigles enlevées aux légions exterminées. Tacite dit que les Bructères furent détruits par d'autres peuples germaniques; cependant ils apparaissent plus tard comme alliés des Francs. La prophétesse Velleda, qui entraîna les Germains dans le parti de Civilis, en 69 après J.-C., était de la nation des Bructères.

BRUCTERUS MONS, nom latin du BROCKEN.

BRUDENELL (sir Robert), juriconsulte anglais, mort vers 1535, descendant de ce William de Bredeknell ou Brudenell, qui possédait d'immenses propriétés dans les comtés d'Oxford et de Northampton. Il fut nommé juge du banc du roi dans la vingt-deuxième année du règne de Henri VII, et, en 1520, élevé à la dignité de lord-chief de la justice. Il laissa en mourant une grande réputation d'habileté, de sagesse et de probité. Il fut un des ancêtres des Brudenell, comtes de Cardigan, dont le quatrième fut fait par George II duc de Montagu.

BRUDZEWski (Albert), astronome polo-